

Stephanie PEARSON, *The Triumph and Trade of Egyptian Objects in Rome. Collecting Art in the Ancient Mediterranean. Image & Context Bd. 20.* Berlin / Boston: De Gruyter 2021, VIII+264 p., 98 ill., EUR 99,95. ISBN: 978-3-11-070040-4

En 2015, S. Pearson soutenait à l'Université de Berkeley une dissertation intitulée *Egyptian Aïrs: The Life of Luxury in Roman Wall Painting*. Le volume ici recensé en est le lointain descendant. Très richement illustré par près d'une centaine de photographies de belle taille, presque toutes en couleurs, ce dont on remerciera l'auteur et les éditions De Gruyter, le volume se présente sous la forme de quatre chapitres équilibrés qu'encadrent une introduction provocante et une séduisante conclusion. À ces 200 pages succèdent les notes, claires et concises (p. 201-222), puis une très précise et précieuse liste des figures (p. 223-228), une bonne bibliographie (p. 229-258) et un index fort utile (p. 259-264).

Depuis un bon quart de siècle, nombreuses sont les publications s'étant donné pour objectif de mieux comprendre pourquoi l'Égypte, sous des formes multiples, était si présente dans la Rome tardo-républicaine et julio-claudienne¹. La réception de l'Égypte par Rome a également nourri interrogations et réflexions sur le rapport de Rome à l'Égypte et, partant, sur notre perception, depuis le Siècle des Lumières, des raisons même d'une telle réception. Fascination pour une culture pluri-millénaire, désir d'exotisme, volonté d'affirmation de la suprématie de Rome et de sa toute-puissance, attrait pour le culte mystérieux et mystérieux d'Isis et d'Osiris, appétit pour des produits incarnant une réelle forme de luxe, les explications n'ont pas manqué, l'une n'excluant pas les autres, en fonction des temps, des lieux, des individus, des contextes.

En se focalisant sur les objets – et quels objets (meubles, vases, bijoux, sculptures aussi) ! –, et en choisissant quatre dossiers aussi riches que pertinents, l'auteur parvient à embrasser ce vaste sujet, tout en approfondissant et nuanciant sa réflexion par le recours à plusieurs cas d'étude.

D'emblée, l'introduction, conçue comme un chapitre à part entière intitulé *Egyptian Art in Rome as Art*, place le lecteur face à ce qui l'attend : une re-considération d'ensemble du dossier par des choix terminologiques forts voire la mise en place de nouveaux paradigmes. L'auteur identifie trois problèmes

¹ Citons, parues ces dernières années, les riches contributions de Molly Swetnam-Burland, *Egypt in the Roman Empire: Visions of Egypt in Roman Imperial Culture*, Cambridge 2015 ; Miguel John Versluys, Kristine Bülow Clausen & Giuseppina Capriotti Vittozzi (éd.), *The Iseum Campense from the Roman Empire to the Modern Age: Temple – Monument – Lieu de mémoire*, Roma 2018 ; Caitlín Barrett, *Domesticating Empire: Egyptian Landscapes in Pompeian Gardens*, Oxford 2019.

qui lui semblent être des faux-problèmes, sinon des impasses : la valorisation, chez les Romains, de l'original par rapport à l'imitation ; la hiérarchisation des genres qui placerait les arts décoratifs au bas de l'échelle ; la vision négative de l'Égypte mise en scène et colportée par certains cercles littéraires romains, qui aurait déterminé à Rome la place et l'interprétation des productions artistiques associées à l'Égypte. Ce constat initial l'amène à rejeter le terme *Egyptianizing*, en considérant, sans doute à juste titre, que les Romains ne distinguaient pas ce qui était égyptien de ce qui aurait été égyptianisant. Elle préfère employer le seul adjectif *Egyptian*, qu'il s'agisse d'œuvres artisanales produites en Égypte, hors d'Égypte par des Égyptiens, ou hors d'Égypte par des non-Égyptiens. Selon elle, s'il faut catégoriser les objets égyptiens, cela doit s'opérer d'après le style en dehors de toute autre considération, ce qui la conduit à différencier objets pharaoniques, objets alexandrins – qu'elle considère un peu rapidement comme chimériques – et objets nilotiques – qu'elle laisse en dehors de son champ d'étude.

Le deuxième chapitre, *The Lure of Egyptian Treasure*, s'attache à déconstruire le caractère fantastique de la peinture murale égyptienne dès qu'elle intègre des éléments non traditionnels. De manière très convaincante, notamment grâce à une étude fine du *cubiculum* supérieur de la *Domus Augusta* – le petit cabinet de travail d'Auguste –, S. P. montre que nombre de motifs picturaux, notamment ceux des cadres et des bordures, reprennent en fait l'iconographie de certains bijoux égyptiens tels qu'on les trouve reproduits sur des tissus importés d'Égypte, un dossier sur lequel l'auteur revient dans sa quatrième partie.

Le troisième chapitre, *Triumphal Splendor*, insiste sur le rôle qu'a dû jouer le triomphe d'Auguste de 29 dans l'engouement des Romains pour les produits et les images associés à l'Égypte. Comme dans le chapitre précédent, qui établissait un parallèle éclairant entre la reproduction peinte d'objets grecs (cratères, colonnes) et égyptiens, elle rapproche le butin égyptien exhibé par Auguste de celui qui orna le triomphe de Mummius après la prise de Corinthe en 146, et qui avait tant fait pour l'intérêt des Romains envers l'art grec.

C'est alors toute une économie du luxe qui se développe et perdure longtemps, comme l'explique S. P. dans son quatrième chapitre, *Trading in Luxury*. Parmi les nombreux objets et motifs égyptiens qui viennent orner les espaces domestiques romains et magnifier la *truphè* des maîtres de maison, si bien analysée par Miguel John Versluys², S. P. n'hésite pas à intégrer, sans doute à raison, quelques sculptures « pharaoniques », au sens où elle entend ce terme, qui auraient préférablement trouvé place au sein de riches collections arti-

² Miguel John Versluys, *Aegyptiaca romana*, Leiden 2002.

stiques plutôt qu'à l'intérieur de sanctuaires voués au culte d'Isis et des divinités de son cercle. Le ratio collections privées/sanctuaires reste toutefois difficile à établir s'agissant de la destination de ces œuvres, qui a pu en outre évoluer au fil des temps.

La conclusion reprend les différents acquis de cette belle et convaincante démonstration. Comme S. P. l'écrit au tout début de ce livre passionnant, les Romains appréciaient l'art égyptien parce que c'était de l'art, et les Romains étaient des collectionneurs d'art. Les conquêtes républicaines puis impériales leur permirent d'assouvir cette passion pour la collection. L'enquête fouillée qu'elle nous livre vient ajouter son lot d'éléments matériels à la reconsidération en cours, dans l'historiographie contemporaine, du rôle joué par l'Égypte dans la définition de la romanité³, qui s'est longtemps appuyée sur les seuls facteurs politiques et religieux, un travers engendré par la place laissée trop longtemps exclusivement aux textes.

Laurent Bricault
Université Toulouse II - Jean-Jaurès
31058 Toulouse
E-Mail : laurent.bricault@univ-tlse2.fr

³ Voir, entre autres, Eric M. Orlin, Octavian and Egyptian Cults: Redrawing the Boundaries of Romanness, *AJPh*, 129, 2008, 231-253.